

## UNE LETTRE À ZOLA...

Il est incontestable que M. Zola, grâce à sa lettre du 13 janvier 1898 «*J'accuse*» a projeté sur l'Affaire Dreyfus une lumière tellement intense qu'éclairant jusque dans leurs profondeurs les plus ténébreuses les abominables crimes de l'Etat-major, elle fit saisir à tous les esprits simplement droits et honnêtes les causes jusqu'alors incompréhensibles de la monstrueuse iniquité dont, en 1894, le malheureux capitaine avait été la trop innocente victime.

Le procès qui s'en suivit ne fit qu'accroître la certitude de cette iniquité.

Malheureusement, en cette affaire, ainsi d'ailleurs que dans toute son œuvre littéraire, Zola, après avoir magistralement élargi la *Cause* à jamais célèbre, vient de la terminer en queue de poisson, tout comme le premier Galliffet venu, bien qu'à un tout autre point de vue.

Oubliant que l'importance inattendue qu'a prise l'affaire Dreyfus tenait bien plus des hideuses plaies sociales qu'elle dévoilait que de la valeur morale du malheureux capitaine en cause, pourquoi diable M. Zola s'est-il avisé, en effet, de grandir celle-ci aux dépens de la vraie, et cela au risque de les diminuer toutes deux?

Que l'auteur de «*J'accuse*» ait cru devoir communiquer au public une lettre d'un caractère tout intime, qui, en somme, n'est qu'une sorte de «*Discours français*» pour le *Grand Concours*, sur un thème donné, c'est affaire à lui, et nous n'aurions rien à en dire s'il ne s'y était avisé de proclamer que l'infortuné Dreyfus, objet de son admiration, de sa vénération, de son culte (sic), est un héros tel «*qu'il n'en est pas monté plus haut dans le respect et dans l'amour des hommes!*».

Quoi! Ce malheureux Dreyfus, ce cocardier - comme le qualifiaient ses amis eux-mêmes après l'avoir vu et entendu à Rennes transformé en héros, en martyr, de par M. Zola!

Pour quelle cause, pour quel idéal a donc souffert ce malheureux inconscient?

Est-ce pour attester, au risque de son honneur, de sa liberté, de sa vie, une vérité morale, une découverte scientifique, une conception sociale?

Poussé par ses études autant que par simple droiture d'esprit et de cœur, a-t-il voulu coopérer quand même et à tous risques à quelque œuvre de régénération sociale, émancipant les victimes de l'exploitation capitaliste? A-t-il rêvé de répandre plus de lumière, plus de vérité, plus d'équité dans l'humanité? A-t-il voulu diminuer l'ignorance et les souffrances multiples de ses semblables?

Né riche, sans nul souci de se créer des moyens d'existence; libre de consacrer son intelligence et son énergie au service d'un idéal entrevu, il rêve d'être soldat! C'est-à-dire un professionnel des tueries humaines, et de se créer dans cette «*noble carrière*» une brillante et glorieuse situation!

Il a pu savoir pourtant et il sait sans nul doute, grâce à la funèbre expérience de 1870, que nos célèbres conducteurs d'armée y ont à l'envi démontré qu'ils n'étaient à la fois capables et courageux que pour massacrer les citoyens dans les rues de Paris, ainsi que le 2 décembre 1851, les tueries d'Aubin et

de la Ricamarie en 1859 en avaient fourni de successives preuves. Il n'en est pas moins résolu à suivre leurs traces!

Qu'on invoque à la décharge d'un tel choix les préjugés éducationnels et de milieu social, soit! mais de ce qu'il est devenu contre toute attente la victime d'un ordre social où, seule, la force fait le droit, contre lequel d'ailleurs ne s'élevait en lui aucune répugnance et que, sans sa lamentable aventure de 1894, il eût certainement contribué à maintenir à coups de sabre, en quoi le malheureux capitaine peut-il inspirer autre chose que de la pitié pour ses malheurs immérités?

Où il avait espéré de récolter gloire et honneurs, il ne recueille que les pires souffrances morales et physiques, accompagnées d'une honte d'ailleurs toute conventionnelle et que l'opinion universelle a reportée sur ses propres juges et accusateurs.

Sans doute, la méprise de l'infortuné Dreyfus est douloureuse, cruelle même. Souhaitons pour ses enfants qu'il la leur fasse comprendre en dirigeant leur éducation. Ses souffrances serviront alors à en faire des hommes, il faut l'espérer.

Espérons aussi qu'il ne se croira surtout point digne de l'admiration, de la vénération ni du culte de ses semblables, comme l'y incite Zola.

Cela lui évitera le pire des malheurs: Celui de tomber dans le ridicule.

**Gustave LEFRANÇAIS.**

-----